



Christian Garcin

Mini-fictions

Photographies de Patrick Devresse

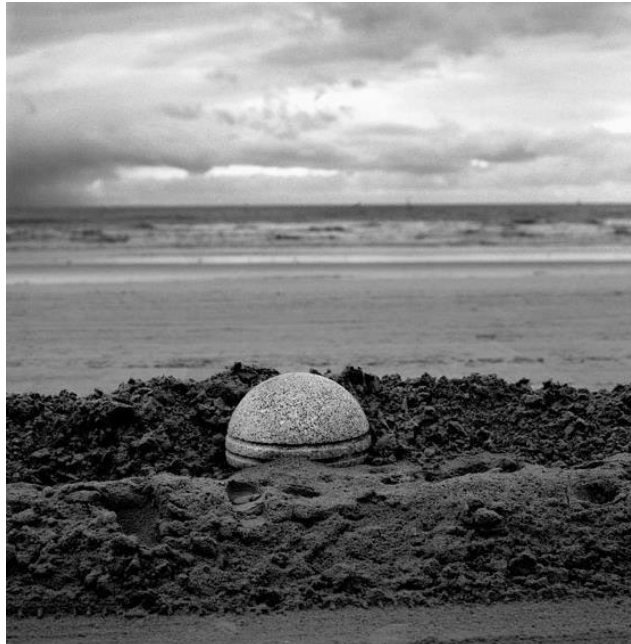
Travaux manuels



Cette année, je n'ai pas participé au traditionnel déterrement des cadavres de la fosse commune : j'avais un ami à déjeuner. Après le café, nous avons tout de même décidé d'aller jeter un coup d'œil. Nous avons choisi un métis très fort et silencieux, un véritable athlète qui s'acquitte consciencieusement de sa tâche. Il faut le voir délicatement jouer de la pelle et ôter peu à peu la terre autour des cadavres, puis fouiller de ses mains afin de ne pas les mutiler d'un coup de pioche hasardeux, lentement les extirper de leur gangue mi-pierreuse mi-boueuse, et les disposer au bord du talus, bien alignés les uns à côté des autres.

Celui qu'il est en train de déterrer est sans doute mort depuis plusieurs jours : il se décompose déjà, son visage est noirâtre, et autour de ses lèvres on devine la chair liquéfiée, prête à dégouliner. Je vois mon ami pâlir. Il est tout à fait horrifié : d'une part il n'imaginait pas qu'un corps pouvait aussi rapidement se métamorphoser, et d'autre part il connaît le cadavre. Évidemment, je compatis. Mais tout de même, quel beau spectacle que celui de ce corps vigoureux et musclé, dégoulinant de sueur, et prenant soin de ces lambeaux informes.

Obsession



En août 1934 le jeune Yoshimoto Daijiro, qui s’amusait à fouiller la terre dans le but d’y déloger quelques scarabées ou lombrics qu’il pourrait torturer à loisir, déterra dans un champ non loin de Nara un tesson décoré manifestement très ancien qu’il donna à sa mère, qui le remit à son mari, qui l’apporta le lendemain à la préfecture, qui le signala au ministère, qui dépêcha une équipe archéologique sur place. Après quatre mois de fouilles ininterrompues il s’avéra que la ville légendaire de Fujiwara Kyo, capitale impériale du Japon du VII^e siècle, se trouvait intégralement enfouie à cet endroit, sur environ cinq kilomètres carrés. Le jeune Yoshimoto Daijiro en fut profondément ému, et il ne savait comment exprimer son enthousiasme. « *Une capitale sous nos pieds !* », ne cessait-il de répéter en sautant partout autour du chantier de fouilles, « *Une capitale sous nos pieds ! Une capitale sous nos pieds !* »

Pendant la guerre les fouilles furent interrompues, puis reprirent sitôt la paix signée. Le père de Yoshimoto Daijiro était mort au combat, mais cette triste péripétie avait à peine réussi à le distraire momentanément de sa préoccupation principale, qui était qu’une capitale se trouvait sous ses pieds. Il entreprit dès 1946 des études d’archéologie qu’il réussit brillamment, et consacra ensuite sa vie au chantier de la ville impériale de Fujiwara Kyo. Il mourut d’un cancer de l’estomac soixante-deux ans plus tard, alors que les fouilles n’étaient pas encore terminées. La dernière image qu’il emporta avec lui ne fut ni le visage de sa femme ni celui de ses deux filles mais celle du tesson décoré qui avait changé le cours de sa vie. « *Une capitale sous nos pieds !* » furent les dernières paroles qu’il prononça d’un air exalté à mademoiselle Takada Setsuko, l’infirmière débutante qu’il prenait pour sa mère et qui le regardait d’un air un peu distant.

Les extra-terrestres



Chère maman,

Comme tu le sais peut-être, hier soir les extra-terrestres étaient attendus. J'étais tout excité, tu penses. Je ne tenais pas en place, je sautillais comme un crapaud. Chez moi, j'avais éteint toutes les lumières, et j'attendais sur la terrasse. J'attendais, j'attendais.

Et tout à coup, oh que c'est beau, voici une lumière violente et bleue, puis rouge, puis on ne sait plus trop, et lentement, comme dans les films, l'engin interplanétaire s'est posé sur ma terrasse. Mon cœur battait à tout rompre, j'étais muet et exalté : le mystère, l'inconnu étaient soudain à portée de main. Adieu *Star Wars* et les yetis geignards, aux oubliettes *Star Trek* et les oreilles pointues, au pilori les *Envahisseurs*, qu'on leur coupe l'auriculaire! Et tout ça sur ma terrasse ! Quelle chance j'avais !

Les portes s'ouvrirent lentement, dans un silence de fin du monde. Quelques instants encore, une attente insoutenable... et voilà qu'en sortent une douzaine de types bruyants avec bermudas à fleurs, appareils photos, accompagnés de bonnes femmes replètes et d'une tripotée de gosses en maillots de bains.

Dépité, j'ai décidé d'aller me coucher. Si c'est cela la vie extra-terrestre, me suis-je dit, mieux vaut la mort ici-bas.

Je t'embrasse affectueusement,

Ton fils.

Réseaux sociaux



Comme elle était athée et ne croyait pas le moins du monde à une quelconque existence post-mortem, Solange n'avait, depuis le décès de son mari Louis six mois plus tôt, consulté aucun medium, ni ne s'était imaginée que d'une manière ou d'une autre elle pût entrer en contact avec lui. Or un jour qu'elle surfait l'esprit vide sur Facebook en s'émerveillant de toutes les photos de chats et d'animaux tous plus mignons les uns que les autres qu'elle y trouvait, elle s'aperçut qu'un message lui avait été adressé depuis le compte de son mari – lui comme elle en effet, bien que très peu assidus sur les réseaux sociaux, avaient chacun créé leur compte un an plus tôt parce que leur fille Mariette leur avait dit que cela « *pouvait servir* ». Elle ouvrit le lien, considéra le message sibyllin (« *Ma chérie, je suis toujours là, près de toi* ») et répondit outrée au plaisantin que cela n'était ni malin ni charitable de sa part, et qu'il pourrait au moins respecter la douleur d'une récente veuve. Néanmoins elle se demandait comment un inconnu pouvait lui écrire depuis le compte de son époux défunt : pour cela il fallait qu'il possédât son mot de passe, qu'elle-même ignorait. Presque instantanément, l'inconnu lui répondit d'un ton respectueux, s'excusant et proposant d'interrompre cet échange si cela la gênait, si bien qu'elle écarta l'hypothèse du plaisantin mal intentionné. « *Je suis bien ton mari, voyait-elle écrit sous ses yeux, c'est là un des avantages insoupçonnés de la technologie : permettre aux corps désincarnés de se manifester par voie électronique.* » Et à ces quelques mots était joint un smiley. Elle répondit, méfiante. Lui aussi, toujours respectueux, et peu intrusif. Si bien qu'insensiblement quelque chose en elle se mit en place, qui lui permit de trouver un équilibre affectif à l'idée de communiquer avec son époux défunt, qui de plus ne lui demandait rien et ne faisait que l'assurer de sa présence bienveillante, ceci sans la quelconque intercession mystico-charlatane d'un discutable medium, mais par le biais d'une modernité rationnelle, technologique et branchée, plus en adéquation avec sa manière objective de concevoir le monde. C'est ainsi que Solange Malevil put pendant dix-huit mois continuer à partager une partie de son existence avec son mari Louis, disparu prématurément d'un cancer du poumon. L'idée que leur fille Mariette eût pu usurper ainsi l'identité électronique de son père, qui lui avait peut-être un jour communiqué son mot de passe Facebook, ceci afin de venir en aide à sa mère et

lui permettre de mieux vivre les premiers mois de deuil, l'effleura souvent, mais jamais elle ne lui en parla, préférant n'en rien savoir, et désireuse sans doute de se conforter dans ce qu'au fond d'elle-même elle continuait à considérer comme une illusion bienfaitrice. Deux ans après le décès de Louis elle rencontra un instituteur veuf nommé Pierre Marceau, et supprima aussitôt son compte Facebook. Les noces furent célébrées un an plus tard. Mariette était accompagnée de son nouveau fiancé et semblait tout à fait radieuse.

Gibier



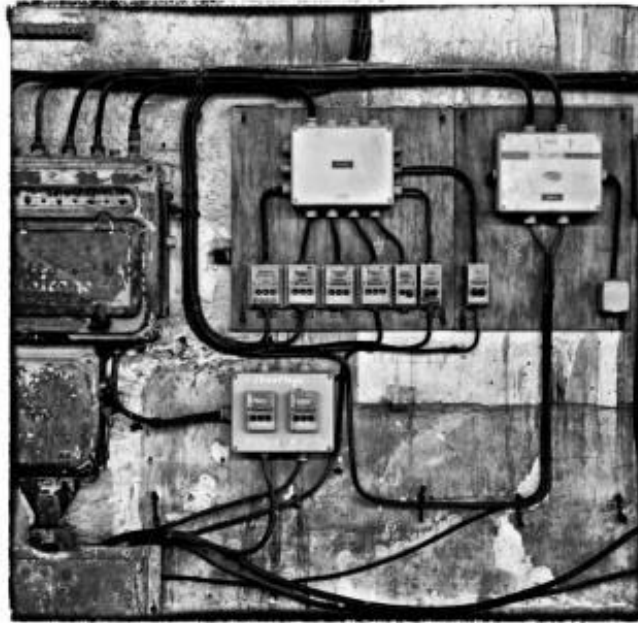
Il appuya le canon encore chaud de son fusil contre le mur et referma la fenêtre. De grandes plumes blanches gisaient éparpillées dans le champ, à quelques dizaines de mètres. Le corps quant à lui était affalé plus loin en une posture grotesque. Il s'assit et se resservit un coup de gnôle. Les anges, ça l'avait toujours fait chier.

Déséquilibres



Hier dans le train je me sentais si bien que je me suis presque assoupi, alors que nous nous trouvions pourtant en léger déséquilibre sur l'étroite et dangereuse frontière franco-chilienne où le Marseille-Valparaiso faisait sa halte habituelle. À cet endroit en effet le train reste immobile quelques instants, le temps de bien calculer sa trajectoire, car elle est fort risquée. Une avancée trop lente ou trop rapide, et c'est la chute assurée quelques centaines de mètres plus bas. Les passagers sont priés de ne pas bouger, d'à peine respirer. La plupart sont, il faut le dire, plutôt effrayés, et jurent que la prochaine fois, ils prendront l'avion (ce qui est idiot : une éventuelle chute serait encore plus mortelle). Moi j'aime beaucoup cet instant d'équilibre, ou de déséquilibre, comme on voudra – à tel point donc qu'hier, au moment où l'attention de chacun était sollicitée, je me suis presque assoupi dans le train. Après quoi il a redémarré. C'est un tortillard que j'emprunte assez souvent : il part de la gare de la Blancarde, à Marseille, et arrive quelques jours plus tard à Valparaiso, aux pieds du Cerro Concepción, l'une des collines de la ville. Lorsque je descends, au terminus, je n'ai plus qu'à emprunter un ascenseur urbain pour rejoindre le petit hôtel où j'ai mes habitudes, dans cette chambre nue qui donne sur le port rempli de chalutiers, de mouettes criardes et de porte-containers coréens. Là je m'installe devant la fenêtre, me berce de Valparaiso qui bruisse tout en bas, emplis mes poumons et mes yeux de toute la puissance du Pacifique, et peux écrire à loisir des histoires de sang, de meurtres minuscules et de raclement d'os : en règle générale il suffit de ne pas tirer le rideau, et de laisser faire. C'est une des conséquences de la magie des frontières et des déséquilibres.

Tuyaux



En se voyant pisser dans le miroir des toilettes du tgv, tandis que face à lui son sexe flaccide émergeait de sa braguette et que l'urine se mettait à jaillir, il se mit à reconstruire mentalement l'itinéraire de tous les liquides qu'il avait absorbés depuis deux ou trois heures, parcourant les mètres de tubes et tuyauteries diverses, accédant aux reins, pour ensuite rejoindre la vessie à partir de quoi il se trouvaient à présent expulsés dans la cuvette des wc. Et cela lui fit penser à la dernière fois qu'il avait passé un scanner abdomino-pelvien, deux mois auparavant : ce jour-là, lorsque le liquide iodé lui avait été administré, que sa chaleur piquante lui avait parcouru le corps, plus intensément perceptible au niveau du cou, du bassin et des testicules, mais qu'il avait très nettement sentie se répandre peu à peu à travers tout l'organisme, il s'était dit qu'il n'était qu'un tuyau, un simple réceptacle, une machine qui absorbait et évacuait avec tubulures et méats, et cela l'avait fait sourire, lui avait procuré une espèce d'évidence tranquille – comme un qui aurait *tout compris*.

Christian Garcin, né en 1959 à Marseille, est romancier, nouvelliste, essayiste (Prix Roger-Caillois), auteurs de carnets de voyage. Ses livres proposent des voyages intérieurs, souvent sur fond de déambulations géographiques. Derniers ouvrages : *Des femmes disparaissent* (Verdier, 2011), *Les nuits de Vladivostok* (Stock, 2013), *Selon Vincent* (Stock, 2014), *Carnets d'Orient* (L'Escampette, 2014), *Iénisseï* (Verdier, 2014).

Patrick Devresse, né en 1947, est auteur-photographe. Vit et travaille dans le Nord de la France. Co-fondateur et responsable du Collectif *Incarnat*. Directeur artistique des Rencontres Photographiques de la Médiathèque d'Arras jusqu'en 2011. Nombreuses exposition en France. [Site perso](#).